

Autismes et psychoses infantiles : quel accompagnement à l'âge adulte ?

« L'éducation spécialisée au quotidien »
collection fondée par Joseph Rouzel
et dirigée par Daniel Terral

La profession d'éducateur est mal connue. Elle est bien souvent confondue avec les professions de l'enseignement. Ou alors on la restreint à un type de population : les éducateurs s'occupent des enfants. Mais que sont les éducateurs ? Que font les éducateurs ? C'est devant ce genre de questions que surgit une difficulté : ceux qui y répondent ne sont pas ceux qui exercent le métier. Passé le temps des pionniers, comme Joubrel et Deligny, la profession est devenue presque muette. Les éducateurs n'interviennent pas dans les colloques où l'on évoque les questions cruciales du social : ils n'écrivent pas.

Et pourtant les éducateurs travaillent, auprès de handicapés, malades mentaux, délinquants, asociaux, toxicomanes, dans des foyers, des institutions, des quartiers, des lieux d'accueil, en milieu ouvert ou en internat... L'éducation spéciale, c'est plus de quarante mille professionnels en France prenant en charge des personnes de tous âges : enfants, adolescents, adultes, vieillards, en grande souffrance, dans le but commun de les accompagner, les aider, les soutenir dans l'appropriation de leur espace physique, psychique et social.

En donnant la parole aux acteurs de l'éducation spéciale, cette collection répare un grave oubli. Elle propose aux éducateurs, ces bricoleurs du quotidien, de prendre la parole, de dire et d'écrire à leur façon ce qui constitue l'essence de leur travail.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Catherine Defives-Jeantoux

Autismes et psychoses infantiles : quel accompagnement à l'âge adulte ?

L'ÉDUCATION SPÉCIALISÉE AU QUOTIDIEN

The logo for Éditions érès features the word 'éditions' in a small, vertical font to the left of the word 'érès', which is written in a larger, bold, lowercase serif font.

Extrait de la publication

Mes plus vifs remerciements à Claudie Cachard pour ses encouragements et conseils, à Anne-Marie et Jean-Louis Ezine pour l'intérêt qu'ils ont porté au manuscrit, à Françoise Fort et Marie-Josèphe Rancon pour leur lecture attentive, et enfin à Jean-François Defives pour son soutien constant, la pertinence de ses remarques et de ses suggestions.

Couverture

Conception : Anne Hébert

Illustration : Egon Schiele

Garçon debout à la chemise rayée

Version PDF © Éditions éres 2012

ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1810-6

Première édition © Éditions éres 2001

33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse

www.editions-eres.com

Table des matières

Proème	9
L'ilabsité ou un monde étonnant	11
Un temps d'éternité	15
Tels qu'en eux-mêmes.....	19
De voie en voix	27
Une vie en suspens.....	31
Un monde sans sujet	43
Le retour au même	45
De l'absence et de « l'être-là » : Aubin et Paul.....	59
La vie tranquille de monsieur R.	65
Le désir et l'oubli	69
Un train pour nulle part.....	75
De la monotonie	85
« Tollocotoc »	89
Le conte a ses raisons.....	95
Maelström.....	103
Le corps enveloppé	107
Le mot de la fin ou les premiers mots.....	115
Chacun dans son parc ou... à deux dans le chenal	119
Postface	125
Annexe	126
Bibliographie	130

À Aubin, Benoît, Paul et les autres.

Proême

Autismes ¹.
Psychoses infantiles.
Des noms écrits dans les dossiers,
qui classent,
brossent des comportements taillés dans le général,
et évoquent des théories, des concepts, des mises en pratique...

Il est là, assis, à côté de moi.
Immobile,
depuis un long moment déjà.
Silencieux. Pour toujours.
Je remarque la couleur de ses yeux, l'implantation de ses cheveux en tout point pareille à celle de mon père, et sa main posée sur le cou, dans une manière bien à lui d'être avec quelqu'un.

Nous avons le même âge.

Nous voilà à l'aube d'un commencement,
celui d'une aventure,
au-delà des mots,

1. De grandes différences dans les comportements et les façons « d'être » des individus ainsi que l'apparition de phases autistiques tardives justifieraient de parler *des* autismes (D. Ribas, 1992, p. 78-79 ; F. Rouam, 1992, p. 16).

ensemble,
démunis,
désarmés.

Se laisser aller au hasard des accidents du parcours,
sans destination prévue et oublieux des chemins frayés
d'avance,

à petits pas, à tâtons,
avec comme horizon l'inconnu, l'inédit et l'inimaginé,
en étant bien souvent tenté de résister à tous ces risques.

Puis, un jour, chercher à en rendre compte.

Comment le faire alors, si ce n'est en laissant filer les mots
et s'ouvrir les images, en dérivant dans le champ des poèmes,
pour suggérer les ténèbres, les angoisses, les béances, les
détresses, les enlissements, les désarrois, les vacillements,
faire transparaitre les lueurs, les émotions, les repos,
et dévoiler « l'inouï² »,
révélés dans cet entre-deux, de l'un à l'autre.

Une autre approche serait de développer des argumen-
taires théoriques, d'avoir un recours soutenu à des concepts et à
des termes techniques.

Loin de contester l'utilité de ceux-ci, ils ne me semblent pas
toujours les meilleurs pour ouvrir certaines portes :

« Je dis identification au père et je ne dis rien du tout ; je dis
transfert et je crois m'être délivré de cet amour démesuré ou de
cette haine sans merci... Ce qui nous préserve de la prise, de
l'emprise, de la tyrannie du concept, c'est la langue... La langue
à son souffle, elle est mobile ; et, riche ou pauvre, elle peut tout
dire ; elle est rencontre avec l'inattendu. Elle décontenance le
concept, se rit de lui³. »

2. J.-P. Pontalis, 1986, p. 53.

3. J.-P. Pontalis, 2000, *Fenêtre*, Gallimard, p. 18-19 (citation ajoutée en avril 2000).

L'ilabsité ou un monde étonnant

*« Hamm - Je n'ai jamais été là Clov !
Clov - Qu'est-ce que c'est ?
Hamm - Je n'ai jamais été là.
Clov - Tu as eu de la veine.
Hamm - Absent, toujours. Tout s'est fait sans moi.
Je ne sais pas ce qui s'est passé. »*
Samuel Beckett ¹

Les bâtiments s'étirent aux confins d'un espace herbeux, déserté d'arbres, où, par mauvais temps, dansent les rafales de vent et de pluie. Le froid et l'inquiétude traversent celui qui emprunte ce no man's land incontournable. Derrière le grillage, la forêt dresse un horizon touffu et invente un au-delà serein, douillet, rassurant.

Contenu par les fils de fer,
un monde clos de mots, de désirs, où s'ouvrent gestes et cris.

Un monde de survivance.

Un monde qui étonne...

« Étonner. »

1. S. Beckett, 1957, p. 97.

Le Moyen Âge nous rappelle qu'avec ce vocable, on est « étourdi par un coup violent » ou encore frappé d'une sorte d'engourdissement.

Nous voilà donc soudain, au détour d'un regard, sous le choc, saisi, avant d'être stupéfié, parfois même terrorisé.

Le monde de l'ilabsité.

« Ilabsité. »

Mot absent du dictionnaire.

Inconnu pour évoquer l'inconnu.

Mot de nulle part pour dire des terres de néant.

Cryptique à l'image des mystères entrevus ou supposés.

Suite énigmatique de sons pour un monde dont le signifié est à découvrir.

Mot farouche pour approcher un monde ensauvagé, de retrait et de fuite des hommes.

Néologisme.

Création.

Poiëma. Poème.

Pour que s'évoquent des existences hors du commun.

L'*il*-absité.

Quand seul existe le « *il* »,
ce pronom rejeté du dialogue.

Si « je » et « tu » se répondent, s'alternent, s'adressent, s'opposent dans la conjonction, « il » les regarde, tierce personne en dehors du jeu, qui s'oppose aux premières dans l'exclusion².

« Il » ou « elle » dans le discours des patients pour parler d'eux : « Il en veut pas », « elle est désagréable ».

« Il » ou « elle » pour parler d'eux devant eux : « Ce matin il nous a fait ça », « il est épouvantable en ce moment », « il s'est bien calmé ces temps-ci ».

« Il », témoin muet du discours, « il », objet passif du discours.

Un monde sans sujet ?

L'*il*-absité.

2. L. Danon-Boileau, 1987, p. 31.

« *Abs* » comme absence. L'absence au monde des hommes.

Un mot décalé entre l'écrit et le dit.

En le prononçant, le « *b* » se transforme en « *p* », tout comme « absurde » devient « *apsurde* », tout comme l'usage a transformé « *duplus* » en « *double* », sans qu'on s'en rende compte. La mise en temps et en voix fait jouer des assimilations. Un phonème parasite l'autre, s'impose et ici enlève la vibration de la sonorité. Déformations dues à la cohabitation, à la réunion. Préfiguration symbolique du jeu d'influences souvent inaperçues qui va surgir d'une mise en vie côte à côte, soignants-patients.

Ce monde clos des psychoses, de la troisième personne et de l'absence : une Maison d'accueil spécialisée (MAS).

Mais une MAS, qu'est-ce que c'est ?

C'est souvent le lieu ultime. La dernière porte quand toutes se sont refermées.

On y rentre pour y vivre, jusqu'au bout, jusqu'à la fin.

On y rentre pour y mourir.

De temps en temps, un nouvel arrivant vient occuper une place laissée vacante par un décès ou par un placement inattendu, inespéré.

Presque toujours les mêmes patients au fil des années.

Monde sans mouvements.

Un temps d'éternité ¹

*« Si loin porte maintenant notre regard, si loin,
que la nuit et le jour se font simultanés,
et toutes les saisons sensibles au même instant. »*
Wisława Szymborska ²

Elle est là, et bien là, dès l'ouverture de la porte. Elle vous frappe en plein visage. Inoubliable. Tenace. Odeur indescriptible, exhalaison fétide, accueil vous plongeant au ventre de la vie, vous laissant parfois au bord de la nausée. Urines macérées, excréments tièdes, transpiration, haleine putréfiée par des dents abîmées, relents d'une nuit passée dans la promiscuité. Tous ces effluves intimes, d'ordinaire secrets, s'étalent et vous assaillent dans la crudité des fonctions biologiques.

Et puis, la journée commence avec ses rythmes et ses rites. Gestes mille fois répétés à l'infini des jours : toilette, habillage, repas, rangement du linge, et toilette encore et encore à l'aune des incontinences.

Et puis rien d'autre, rien que l'habituel.
La photo reste inchangée au fil du temps.

-
1. Arrêt du temps, temps circulaire... sont des thèmes récurrents chez ceux qui se sont intéressés de près à l'autisme (Meltzer, 1980 ; Ribas, 1992...) mais cette dimension particulière du temps se trouve sans doute majorée dans un lieu qui accueille de telles pathologies « à vie ».
 2. W. Szymborska, 1996, p. 22.

Joël tourne en rond, tapant des pieds et se frappant les fesses ;

Sarah se précipite, nue, dans la cuisine pour s'emparer avidement de pain, de fromage, de tout ce qui est à portée de main ;

Jean-Michel, le sourire aux lèvres, se balance d'une jambe sur l'autre, serrant précieusement sur lui un morceau de bois, une petite voiture ou une balle ;

Aubin s'est accroupi pour des heures à côté du radiateur ;

José, aveugle, assis sur le canapé, s'est bouché les oreilles et bourdonne en continu ;

Martine, recroquevillée sur le fauteuil, les doigts dans la bouche, observe d'un air malicieux ce qui se passe autour d'elle ;

Claude se terre dans l'encoignure d'une pièce, le regard effrayé par une vision de cauchemar ;

Marie agrippe la première personne qui passe, le visage torturé, scandant nerveusement « café, café » dans une angoisse inapaisable ;

Margot a enfilé cinq tee-shirts, trois culottes, deux pantalons et fouille dans ses sacs-poubelle remplis de journaux précieux et intouchables ;

et Éliane, comme les autres, est là, assise, à attendre...

Attendre,

de minute en minute, d'heure en heure, de jour en jour.

Attendre encore et encore,

Attendre,

le repas et puis le repas et puis rien.

Un rien qui s'étire, se noue à celui du lendemain.

Et les lendemains sont ici sans surprise.

« C'est le même jour qui se répète sans cesse. Mais comme c'est toujours le même, il est au fond peu correct de parler de *répétition*, il faudrait parler d'identité, d'un présent immobile, ou d'éternité. On t'apporte le potage à déjeuner, tel que l'on te l'a apporté hier, et tel qu'on te l'apportera demain. Au même instant, un souffle t'effleure, tu ne sais ni comment ni où ; tu es pris de vertige, les formes du temps se perdent, et ce qui se dévoile à toi comme la véritable forme de l'être, c'est un présent fixe où l'on t'apporte éternellement le potage ³. »

3. T. Mann, 1956, p. 227.

Temps réduit à la même image.
Temps latent.
Temps sans temps.
Temps qui donne le temps.
Temps sans fin.
Temps d'éternité.

Illusion.

Ici, les verbes se conjuguent rarement au passé, et le vide dans les dossiers scelle des oublis définitifs.

Ils n'ouvrent guère plus au futur.

Heureusement, les saisons et les fêtes rituelles sont là, comme des scansions qui matérialisent un temps et une vie que tout le monde a bien du mal à inventer.

Ce temps, qui efface l'avant et l'après, fige notre regard sur ces êtres en à-plats. Les voilà réduits à un moment uniforme, à un point immobile, dans le déroulement d'une histoire qui n'existe plus. Et ainsi parle-t-on d'eux.

Vision à la fois instantanée et persistante d'une Maison d'accueil spécialisée.

Tels qu'en eux-mêmes

*« Par l'eau par l'ombre et par le soleil submergé
objet sans yeux ni lèvres noir sur blanc
(l'œil mi-clos pour faire rire
ou une seule dent pour faire peur)
j'étais je serai je suis déjà
la pierre solitaire oubliée .
le mot le seul sans fin toujours le même ressassé . »*
Jean Tardieu ¹

Ne pouvoir survivre seul.

Se laver, enfiler un pantalon ou une jupe, mettre ses chaussettes et ses chaussures, se peigner, se raser, couper la viande, se verser à boire, fermer les robinets, quelquefois même ouvrir une porte, descendre ou monter une marche, enjamber une branche...

Pour nous, autant de gestes anodins, automatiques, sans importance, inaperçus.

Pour eux, une multitude de mouvements difficiles, impossibles ou impensables, laissant leur vie au pouvoir des autres ou aux mains d'une mort plus ou moins lente.

1. J. Tardieu, 1981, *La Complainte du verbe être*, p. 26.

Autismes, psychoses, des pathologies qui enrayent le corps, la pensée et l'expression.

Langage réduit à quelques mots ou sans paroles ou encore insolite.

Langage sans communication et communication sans langage.

Elles en font des hommes muets, passifs, tout entiers contenus dans les fonctions biologiques et les besoins vitaux.

Homme-plante ?

Elles entraînent des comportements déroutants, interrogants, troublants :

IL badigeonne les murs de ses excréments, les modèle en de jolies petites boules ou les savoure quelquefois. *ELLE* s'accroupit dehors, pantalon et culotte baissés, glisse sa main entre ses jambes et se pisse dessus, sensible à ce flot chaud sorti d'elle. *IL* se met à plat ventre et boit l'eau boueuse des flaques jusqu'à la dernière goutte. Habillé ou nu, *IL* saute par la première fenêtre ouverte pour errer dans le parc pendant des heures.

Homme-animal ?

IL a le front bas, les arcades sourcilières saillantes et le regard à l'aube d'une réflexion encore incertaine, se promenant, les jambes fléchies, les mains pendantes au niveau des genoux, à la recherche de quelque chose, comme une réminiscence d'un homme des cavernes, lointain. *IL* se frappe la poitrine avec un grognement de Tarzan.

Homme-préhistoire ?

ELLE se précipite, dents en avant, bouche de vampire, sur une chair à mordre. *IL* distribue des claques à tour de bras comme un gyrophare fait tourner sa lumière.

Homme-diable ?

IL pisse sur lui, la nuit, le jour et se voit muni de couches. *IL* plonge les doigts dans son assiette pour ramener à la bouche sa nourriture. *ELLE* écoute, fascinée, l'air d'une boîte à musique qu'elle colle à son oreille. *ELLE* se promène avec son gros nounours dans les bras. *ELLE* reproduit la mélodie des phrases en écho à nos paroles. Heureuse, *ELLE* court dans l'eau jusqu'à se faire engloutir sans aucune conscience du danger. *IL* plonge la main dans l'assiette du voisin ou dans le plat. *IL* se lève de table,

en plein repas, pour déposer sa crotte au beau milieu de la salle à manger.

Homme-enfant ?

Qui sont-ils ?

Que pensent-ils ? Quelles représentations ont-ils ?

Que ressentent-ils ?

Que disent-ils ? D'où parlent-ils ?

Que nous font-ils ?

Les coups claquent, répétés.

La joue rougit en un clin d'œil.

Margot se frappe, à coups intenses :

« Se taper, qu'elle a mal, horrible gosse, une sale gosse ophyr². » Elle hurle : « Chienne ! ces draps, ils coulent de sang, sale gosse, elle pue la pisse. » Elle s'en prend à ses cheveux. Elle les tire soudainement. Elle se pince l'oreille, se la décolle : « Arracher l'oreille, arracher les cheveux, sale gosse, horrible gosse, si tu la tapes, pourquoi qu'elle pleure la petite ? Des larmes de sang, à 25 ans. » Elle lance un coup de pied dans une chaise, balance son couteau, renverse la corbeille de pain. La porte s'ouvre et le vent froid de l'hiver s'engouffre dans la salle et nous glace. Quelqu'un entre. « Chienne ! » Margot lève la main dans un coup retenu. Elle roule ses yeux de sorcière. « Qu'on la fout dehors, à 25 ans. » Elle ne peut même pas manger. Elle rumine ses mots, les vomit, les recrache, les expulse avec violence. Aujourd'hui rien ne va pour elle. De la colère, de la rage et puis des pleurs, des câlins demandés, le creux d'une épaule comme lieu salvateur, le temps d'une seconde. Et tout recommence : « Chienne ! cette folle, cette grande folle, sa crise d'hystérie. »

Elle n'est qu'un flot ininterrompu de paroles, du matin au soir, une plaie continue qui saigne de mots torturés, agités ou inquiets. Bouche-béance par laquelle s'échappent des torrents de mots-larmes, de mots-regrets, de mots-désespoir, de mots-révolte.

2. Il s'agit ici de citations, mot pour mot, d'une patiente.